Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 25 (1953-1954)

Heft: 3

Artikel: Nietzsche : lecteur des Essais de montaigne

Autor: Gagnebin, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869944

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NIETZSCHE, LECTEUR DES *ESSAIS* DE MONTAIGNE

En 1869, la commémoration de Noël consacra l'admission de Nietzsche dans l'intimité de la maison de Wagner, à Tribschen. Cosima avait associé Nietzsche aux préparatifs de la fête, qui devait être joyeuse, en le priant de faire l'achat de figurines, anges et diables, pour une représentation de guignol que Wagner voulait donner aux enfants de la maison. Nietzsche s'acquitta de sa petite mission avec un soin méticuleux. Noël venu, il fut convié et, lors de la distribution des cadeaux, Cosima — la fille de la comtesse d'Agoult — lui remit son présent personnel : un exemplaire des *Essais* de Montaigne [1].

C'est un grand in-octavo aux pages imprimées sur deux colonnes : *Essais* de Michel de Montaigne avec des notes de tous les commentateurs, édition revue sur les textes originaux, Paris, Firmin Didot, 1864 [2].

Le premier en date des moralistes français aux temps modernes, Nietzsche le lira donc dans le texte de cette édition courante du XIXe siècle, mais il aura recours aussi et plus fréquemment, semble-t-il, à une traduction allemande qu'il annota [3].

Nietzsche apprécia l'écrivain en Montaigne et le premier éloge qu'il en fait dans la troisième des *Considérations inactuelles, Schopenhauer éducateur,* constitue un témoignage éclatant. Au goût de Nietzsche, Schopenhauer seul parmi les Allemands est parvenu à la simplicité d'un style dépouillé de tout artifice rhétorique. Aussi est-il un des rares prosateurs qui soit parfaitement probe en tant qu'écrivain, et Nietzsche de déclarer : « Si peu le sont que l'on devrait en somme se méfier de tous les hommes

[1] Sur cet épisode, v. D. Halévy, *Nietzsche,* Paris, Grasset, 1944, pp. 87 et 88.

[2] Cette édition des *Essais* ne semble pas vraiment « belle », comme le dit Ch. Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* Paris, Bossard, 1920, t. I, p. 155, et ne présente en elle-même aucune importance bibliographique.

[3] Voir M. Oehler, *Nietzsches Bibliothek,* 14te Jahresgabe des Nietzsche-Archivs, [Weimar], 1942, p. 20 et Ch. Andler, *op. cit.,* t. I, p. 157 et les notes.

qui écrivent. Je ne connais qu'un seul écrivain à placer au même rang que Schopenhauer pour ce qui est de la probité *(Ehrlichkeit)*, et je le place même plus haut encore, c'est Montaigne. Qu'un tel homme ait écrit, vraiment le plaisir de vivre sur terre a été augmenté. Pour ma part, du moins, depuis que j'ai connu cette âme très libre et très vigoureuse, je suis dans le cas de devoir dire ce que Montaigne disait de Plutarque : « A peine ai-je jeté un coup d'œil sur lui qu'une jambe ou une aile m'a poussé [4] ». C'est à ses côtés que je me rangerais, si la tâche m'était imposée de m'acclimater sur terre [5] ». La lecture des *Essais* fait faire des découvertes à Nietzsche et l'enrichit en le développant. La confiance qu'il accorde à Montaigne considéré comme un maître capable de l'acclimater sur terre, est d'autant plus forte qu'il sent, dans les *Essais,* l'exacte bonne foi de l'écrivain.

Nietzsche met en avant un second trait commun à Schopenhauer et Montaigne : une sérénité rassérénante *(eine wirkliche erheiternde Heiterkeit).* « Le penseur véritable rassérène et réconforte toujours, quoi qu'il exprime, que ce soit sa gravité ou sa plaisanterie, son entendement humain ou son indulgence divine ; il le fait sans gestes moroses, mains tremblantes ou larmes aux yeux, mais avec assurance et simplicité, avec force et courage, peut-être à la manière un peu rude d'un chevalier d'autrefois, mais comme un vainqueur en tout cas. Or c'est cela qui rassérène le plus profondément, le plus intimement, de voir le dieu victorieux à côté de tous les monstres qu'il a combattus. [6] » Quels que soient les « monstres » auxquels Nietzsche pense (déjà), il discerne en Montaigne, comme en Schopenhauer, des qualités de penseurs véritables qui, ayant « vaincu par la réflexion ce qu'il y a de plus difficile » (la souffrance, les revers de la fortune), ont abouti à « s'incliner, en sages, vers le beau [7] ».

Ces sages, ces maîtres, il importe à Nietzsche qu'ils ne se prennent pas trop au sérieux. Aussi goûte-t-il l'enjouement qu'il perçoit dans les *Essais. Le gai Savoir* en témoigne lorsque Nietzsche distingue, selon leur

[4] Nietzsche cite les *Essais* en traduction allemande. Montaigne dit de Plutarque dans cette addition manuscrite postérieure à 1588 : « Je ne le puis racointer que je n'en tire cuisse ou aile. » *Essais,* III, 5 (2e éd. Villey, Paris, Alcan, 1930/31, t. III, p. 184).

[5] F. Nietzsche, *Schopenhauer als Erzieher,* § 2. Gesammelte Werke, München, Musarion Verlag, 1922/29, t. VII, p. 49. (J'abrégerai en G. W.) Traduction Henri Albert retouchée.

[6] *Idem,* § 2. G. W., t. VII, pp. 49 et 50. Trad. Henri Albert retouchée.

[7] *Idem,* § 2. G. W., t. VII, p. 51.

origine propre, plusieurs sortes de loquacité chez les prosateurs et vante en Montaigne « une loquacité issue du plaisir de tourner la même chose d'une façon toujours nouvelle [8] ».

Deux textes des œuvres posthumes des années 1882 à 1888 évoquent brièvement les qualités de Montaigne écrivain auxquelles, finalement, Nietzsche reste sensible. Il revient sur cette bonne foi prisée au temps des *Considérations inactuelles,* mais il estime maintenant que la probité est commandée par une vision réaliste de la nature humaine. Schopenhauer a disparu de l'horizon. Montaigne est de ceux, peu nombreux, qui ont atteint un des « sommets de l'honnêteté » *(Höhepunkte der Redlichkeit [9]).*

Inspiré partiellement par X. Doudan, le second texte désigne une autre vertu classique où excelle l'auteur des *Essais* : « Montaigne écrivain est souvent au faîte de la perfection par sa vivacité, sa jeunesse et sa force. Il ressemble à Lucrèce *pour cette jeunesse virile. Un jeune chêne tout plein de sève, d'un bois dur et avec la grâce des premières années* [10] ».

La culture de Nietzsche plus encore que son goût se trouve intéressée par la lecture des *Essais.* Un écrit de jeunesse resté posthume. *La Philosophie en difficulté,* associe Montaigne à Plutarque sous la dénomination de « philosophie populaire » *(Popularphilosophie).* Mais Nietzsche définit aussitôt en quoi Montaigne s'écarte des Anciens et dit son importance pour les modernes : « Par rapport aux Anciens, Montaigne est un naturaliste de la morale [11] ». Plutôt que de rattacher la morale aux principes premiers et métaphysiques, le naturaliste la situe dans la nature et fait état des mobiles tout naturels et proprement humains qui déterminent nos actes. La connaissance de l'âme humaine en tant que spirituelle et immortelle ne constitue plus l'objet de la psychologie : elle change d'orientation et de signification. Quant aux Anciens, ils auraient ressenti peut-être dans l'exercice de l'investigation psychologique naturaliste et moderne « une

[8] *Die fröhliche Wissenschaft,* § 97. G. W., t. XII, p. 123.

[9] *Nachlass* (fragment : *Cultur*). G. W., t. XVI, p. 384.

[10] *Nachlass* (fragment : *Kunst und Künstler*). G. W., t. XVII, p. 348. Les mots en italique sont en français dans le texte. Doudan s'exprimait plus brièvement dans ses *Pensées et fragments,* Paris, Calmann-Lévy, 1881, p. 33 : « Montaigne ressemble à Lucrèce pour la vigueur jeune et verte de l'expression. Un jeune arbre où la sève abonde. »

[11] *Nachlass* (fragment : *Die Philosophie in Bedrängnis*). G. W., t. VII, pp. 11 et 28.

impiété contre la nature, un manque de pudeur [12] ». Si Nietzsche marque nettement les différences, il ne va pas jusqu'à opposer radicalement Montaigne aux Anciens. Preuve en soit le rapprochement qu'il établit dans la seconde partie d'*Humain, trop humain,* entre la lignée des moralistes français et l'esprit des derniers siècles précédant notre ère. Il fait même de cette ressemblance leur principal titre de gloire. « Quand on lit Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle (particulièrement les *Dialogues des Morts*), Vauvenargues, Chamfort, on est plus près de l'Antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre peuple. Par ces six écrivains *l'esprit des derniers siècles* des temps *anciens* a revécu à nouveau ; réunis, ils forment un chaînon important de la grande chaîne continue de la Renaissance [13]. »

Quel est cet esprit des derniers siècles avant notre ère qui revit chez les moralistes français ? Nietzsche se trouve dans l'embarras, deux fois de suite dans l'embarras lorsqu'il s'agit d'indiquer quel est cet esprit et de préciser le lien qu'il sent entre ces six auteurs et quelques Anciens auxquels il pense et qu'il ne nomme pas. Le rapport qu'il tente de définir lui échappe ; il se satisfait finalement d'un éloge trop général et sujet à caution quand il avance que les œuvres des moralistes français, écrites en grec, « eussent été aussi comprises par des Grecs [14] ». Mais ces « livres européens » renouvellent pour lui la possibilité de stigmatiser une tendance de l'esprit allemand qu'à tort ou à raison il a dénoncée souvent : le mensonge à soi-même *(die Selbstbelügnerei [15]).* Par contraste, la clairvoyance dans la prospection de l'homme et le courage de dire ce que l'on voit, en un mot le réalisme psychologique dans la précision délicate et la malice de l'expression, telle est pour Nietzsche la qualité distinctive des moralistes de Montaigne à Stendhal. Au commerce des Français qu'il déclarait une nation beaucoup plus attentive à se purifier l'esprit et plus exempte de « daltonisme » idéaliste, Nietzsche n'a pas seulement développé ses dons d'observateur : il a fait une cure d'âme et d'intelligence. Elle fut

12 *Nachlass* (fragment: *Die Griechen als Menschenkenner*). G. W., t. XIV, p. 257.

13 *Der Wanderer und sein Schatten,* § 214. G. W., t. IX, p. 295. Trad. Henri Albert. Les mots en italique sont soulignés par Nietzsche dans le texte allemand.

14 *Ibidem.*

15 *Nachlass* (fragment : *Moral*). G. W., t. XVI, p. 151.

si nette et si profonde que Ch. Andler, qui l'a décrite, a appelé « période française » la deuxième étape de l'évolution de Nietzsche [16].

Comment Nietzsche situe-t-il Montaigne dans son temps ? Il lui apparaît comme un isolé qui prend du recul à l'égard des courants de pensée de l'époque. Au XVIe siècle, « dans l'agitation que suscita l'esprit de la Réforme », la présence de Montaigne marque « un repos par le reploiement sur soi-même, une paisible retraite en soi, un temps d'arrêt pour reprendre haleine [17] ». Et sans doute Montaigne a-t-il atténué l'expression de son indépendance envers l'autorité ecclésiastique et les partis politiques. Ainsi en juge Nietzsche : « On s'étonne des nombreuses hésitations et irrésolutions dans l'argumentation de Montaigne. Mais, mis à l'Index au Vatican, suspect à tous les partis depuis longtemps, il met peut-être volontairement, par sa manière interrogative, une sourdine à sa dangereuse tolérance et à son impartialité calomniée [18] ». Nietzsche encadre ces lignes de guillemets ; cite-t-il un auteur sans le mentionner ? Il n'indique pas sa source et ne fait aucun commentaire. Quoi qu'il en soit, nulle part Nietzsche ne semble attentif à chercher dans la pensée même de Montaigne la cause de cette irrésolution dont il s'étonne. Mais a-t-il lié commerce avec Montaigne au point que la lecture des *Essais* soit devenue un entretien avec leur auteur ? Le dernier aphorisme des *Opinions et sentences mêlées* ne devrait pas permettre le doute à ce sujet. Nietzsche évoque avec pompe sa descente aux enfers : « Moi aussi, j'ai été aux enfers comme Ulysse ; pour pouvoir parler à quelques morts, j'ai fait plus que de sacrifier des béliers : je n'ai pas ménagé mon propre sang. Quatre couples d'hommes ne se sont pas refusés à moi qui sacrifiais : Epicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer.

16 Ch. Andler, *op. cit.*, t. I, pp. 155 à 259 et t. V, p. 8 et *passim*. Décrire les tendances intellectuelles de Nietzsche dans sa période française n'est pas l'objet de cet article. Et ses limites ne permettent pas de discuter dans trop de détail les sujets abordés ni d'envisager les rapports établis par Nietzsche entre Socrate, Luther, Shakespeare, Michelet, Sainte-Beuve et Montaigne.

17 *Richard Wagner in Bayreuth*, § 3. G. W., t. VII, p. 261. Trad. Henri Albert retouchée.

18 *Nachlass* (fragment : *Kunst und Künstler*). G. W., t. XVII, p. 347. En 1581, la censure ecclésiastique romaine ne condamna pas les *Essais* ; les six griefs qu'elle retint visaient à des points de détail. Le pape Grégoire XIII appuya de son autorité la nomination de Montaigne au titre de citoyen romain. Ce n'est pas du vivant de Montaigne, mais le 22 juin 1676 que les *Essais* furent mis à l'Index.

C'est avec eux qu'il faut que je m'explique lorsque j'ai longtemps cheminé solitaire, c'est par eux que je veux me faire donner tort et raison et je les écouterai lorsque, devant moi, ils se donneront tort et raison les uns aux autres. Quoi que je dise, quoi que je décide, quoi que j'imagine pour les autres ou pour moi, c'est sur ces huit que je fixe mes yeux et je vois les leurs fixés sur moi [19] ».

Ces huit auteurs figurent ici, assurément, à des titres très divers. Bornons-nous à nous demander quel thème de la pensée nietzschéenne a (aurait) pu se former dans le dialogue avec les *Essais,* en accord ou en contradiction avec eux. Allons d'emblée au sujet qui apparente le plus Nietzsche et Montaigne : la réflexion sur la morale. Ils sont tous deux des naturalistes de la morale, mais la démarche de leur pensée s'oriente différemment. Montaigne médite sur la coutume, sur sa puissance, sa diversité et la précarité de ses fondements. Il amorce ainsi une explication sociologique de la morale en recherchant son origine dans la coutume : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume [20] ». Il ne procède jamais à une critique je ne dis pas du souverain bien, mais du sentiment moral comme tel. Lorsque Nietzsche démasque le mensonge social sous les multiples visages où il se cache, il n'a pas lieu de choisir Montaigne pour guide [21]. Et l'auteur de la *Généalogie de la Morale* détermine tout à la fois en historien et en sociologue l'évolution de la moralité ; il en situe l'origine dans « le sentiment général, fondamental, durable et dominant d'une race supérieure et régnante, en opposition avec une race inférieure [22]». Ainsi Nietzsche en vient à opposer au conformisme moral du grand nombre qu'explique la contrainte sociale, l'idéal aristocratique des surhommes et fait le procès de la morale au nom d'une exigence morale plus haute encore. Quelle distance entre la volonté de réforme du prédicateur du *Zarathoustra* et la prudence conservatrice de l'essayiste retiré paisiblement dans sa « librairie » ! Quant à la pédagogie de Nietzsche, est-elle à ce point imbue de celle de Montaigne qu'il n'y ait pas, comme l'assure Ch. Andler, « un détail de l'éducation rationnelle proposé par Montaigne

19 *Vermischte Meinungen und Sprüche,* § 408. G. W., t. IX, pp. 174 et 175. Trad. Henri Albert retouchée.

20 Montaigne, *Essais,* I, 23 (2e éd. Villey, t. I, p. 214).

21 Voir Ch. Andler, *op. cit.,* t. I, p. 164.

22 *Zur Genealogie der Moral, erste Abhandlung,* § 2. G. W., t. XV, pp. 283 et 284. Trad. Henri Albert.

qui n'ait passé dans Nietzsche[23] » ? C'est douteux. D'une manière générale, l'hétérogénéité des pensées de Montaigne et de Nietzsche apparaît beaucoup plus que leurs accords.

Humain, trop humain date de 1878. Or plus tard, au temps de la transmutation de toutes les valeurs, lorsque Nietzsche entreprendra de « philosopher au marteau », il frappera Platon et Spinoza, Pascal et Rousseau, Goethe et Schopenhauer. Mais — circonstance étonnante et remarquable — il épargnera Montaigne. Mieux : il fait part alors de son affinité avec lui, car, assure-t-il, il a « quelque chose de Montaigne dans la pétulance *(Mutwille)* de l'esprit et — qui sait ? — peut-être du corps[24] ». Montaigne échappe à la critique nietzschéenne, parce que l'auteur d'*Ecce Homo* se sent apparenté à lui.

Souvenons-nous aussi que le jeune Nietzsche reçut des mains de Cosima l'exemplaire des *Essais* qui devint le sien. Or dans le texte même où Nietzsche dit son affinité avec Montaigne, il appelle madame Cosima Wagner « la voix de loin la plus autorisée que j'aie ouïe en matière de goût[25] ». Dans leurs longues conversations après la Noël de 1869, Cosima, sans doute aucun, a parlé de Montaigne à Nietzsche. De ce fait n'est-il pas resté en Nietzsche une association affective heureuse qui l'attirait vers Montaigne en dépit des divergences de pensée ? Et dans la troisième des *Considérations inactuelles,* Nietzsche se proposait de demander à Montaigne de le guider, si la tâche lui incombait de s'acclimater sur terre. Si Nietzsche n'a pas poussé très loin ses lectures dans les *Essais,* n'est-ce pas enfin parce qu'il n'a jamais essayé, malgré son exhortation à être résolument d'ici-bas, de s'acclimater vraiment sur terre ?

Que cet hommage à M. le professeur Bohnenblust concerne Nietzsche, ce n'est pas une simple coïncidence. Certes, l'attention soutenue de M. Bohnenblust s'est portée de préférence sur Goethe, sur C.-F. Meyer, sur Spitteler, sur d'autres encore. Sa réflexion sur Nietzsche cependant illustre deux traits marquants de son activité intellectuelle : le sens de la recherche érudite et le goût du jugement nuancé et contrasté. En plaçant dans son contexte historique une lettre jusqu'alors inédite de Nietzsche,

23 Ch. Andler, *op. cit.,* t. I, p. 166.

24 *Ecce homo. Warum ich so klug bin,* § 3. G. W., t. XXI, p. 198. Trad. A. Vialatte.

25 *Ibidem.*

M. Bohnenblust a élucidé un épisode de la vie sentimentale de l'auteur d'*Humain, trop humain*[26]. Si l'examen de Nietzsche, lecteur des *Essais* de Montaigne, fait voir un nouvel aspect des interférences de la pensée et du sentiment chez Nietzsche, il nous maintient en deçà d'une appréciation d'ensemble du philosophe dont M. Bohnenblust dit qu'il est *nicht nur der Mensch mit seinem Widerspruch: hier lebt der Mensch als Widerspruch. Ekstatiker und Skeptiker, Poet und Nihilist, guter Europäer und Prophet des Willens zur Macht, Kosmiker und Chaotiker, Hellene und Zarathustra: all das ist Nietzsche*[27].

Charles GAGNEBIN.

[26] G. Bohnenblust, *Nietzsches Genferliebe, Annalen,* eine schweizerische Monatsschrift, Zurich, janvier 1928, pp. 1 à 14.

[27] G. Bohnenblust, *Eidgenössischer Humanismus,* in : *Vom Adel des Geistes,* Zurich, Morgarten Verlag, [1943], p. 360.